
Renaissance and Reformation
Renaissance et Réforme



La Charité, Claude et Roxanne Roy (éds.). Femmes, rhétorique et éloquence sous l'Ancien Régime

Annick MacAskill

Volume 36, Number 3, Summer 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1091041ar>

DOI: <https://doi.org/10.33137/rr.v36i3.20559>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Iter Press

ISSN

0034-429X (print)

2293-7374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

MacAskill, A. (2013). Review of [La Charité, Claude et Roxanne Roy (éds.). Femmes, rhétorique et éloquence sous l'Ancien Régime]. *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, 36(3), 174–177.
<https://doi.org/10.33137/rr.v36i3.20559>

© Canadian Society for Renaissance Studies / Société canadienne d'études de la Renaissance; Pacific Northwest Renaissance Society; Toronto Renaissance and Reformation Colloquium; Victoria University Centre for Renaissance and Reformation Studies, 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

La Charité, Claude et Roxanne Roy (éds.).

Femmes, rhétorique et éloquence sous l'Ancien Régime.

L'école du genre. Saint-Étienne : Publications de l'Université Saint-Étienne, 2012. 419 p. ISBN 978-2-86272-608-3 (broché) 35 €.

La rhétorique féminine — un paradoxe ? Voilà une problématique émergente dans les études des femmes de l'Ancien Régime, que Claude La Charité souligne dès l'introduction de ce volume qu'il a édité avec Roxanne Roy. Les articles ici réunis mettent en lumière la relation entre le sexe féminin et l'art oratoire tout au long de l'Ancien Régime. Discipline traditionnellement réservée aux hommes car étroitement liée au discours public, la rhétorique a comme parallèle chez les femmes une éloquence qui serait plus « naturelle » — à la différence de la rhétorique, qui doit être enseignée. Toutefois, la notion d'une « rhétorique » au féminin qui peut converger, voire se confondre avec ce talent naturel d'éloquence est esquissée dans des écrits théoriques ainsi que dans la pratique de l'argumentation chez les femmes de l'Ancien Régime. Ainsi, de la conversation à la lettre, et ensuite à divers autres genres écrits, les auteurs de ce volume représentent des manifestations multiples de ce phénomène.

Pour ceux et celles qui ignorent l'importance de la question de la rhétorique dans le domaine des études des femmes de l'Ancien Régime, l'introduction de La Charité et l'état des lieux de Diane Desrosiers, deux des plus grands spécialistes de la rhétorique féminine au seizième siècle, présentent le contexte du sujet. La Charité traite du paradoxe implicite de la notion de rhétorique féminine et Desrosiers, quant à elle, résume la portée théorique des trente dernières années de recherche sur des exemples historiques de la rhétorique féminine et/ou sur la possibilité de donner une définition féministe de la rhétorique, identifiant dans la foulée le souci d'éviter l'anachronisme dans un domaine où convergent la théorie féministe contemporaine et le domaine de l'histoire littéraire.

Les vingt-huit articles qui suivent sont consacrés à des exemples spécifiques de la rhétorique et/ou de l'éloquence féminines, organisés en trois sections : « Pédagogie, théorie et modèles rhétoriques » (p. 23–134), « Éloquence et pratiques épistolaires » (p. 135–263), et « Pratiques rhétoriques, sociabilité et politique » (p. 265–368). Puisque nous n'avons pas l'espace de discuter de tous les articles ici, nous préférons nous concentrer sur le contenu général de

chacune des parties, tout en relevant les points saillants de quelques-uns des textes.

Examinant les paradigmes théoriques encadrant les pratiques des femmes sous l'Ancien Régime, la plupart des articles dans la première partie prennent comme point de départ des textes d'auteurs masculins, que ce soient des humanistes, des auteurs satiriques, des auteurs de traités de civilité ou des écrivains en d'autres genres, dont Michel de Montaigne et Pierre Corneille. Il est donc question d'interroger les « modèles » mais aussi, dans certains des articles, de considérer les réponses des femmes à ces écrits qui sont souvent didactiques. La Charité suggère ainsi l'influence des écrits humanistes sur la pratique épistolaire d'Hélisenne de Crenne et des Dames des Roches, alors que Jürgen Siess, pour sa part, voit dans la correspondance féminine du dix-huitième siècle une transgression des normes que les hommes essayaient d'imposer aux femmes. Enfin, l'une des contributions les plus enrichissantes de cette section est l'article de Cinthia Meli, qui présente le texte théorique d'une femme, Marguerite Buffet, intitulé *Les Nouvelles Observations sur la langue française*. Meli considère non seulement la portée théorique des *Nouvelles Observations*, où il s'agit en particulier de définir plusieurs sortes d'éloquence, mais elle amène aussi notre attention sur un aspect important de l'histoire littéraire en exposant l'importance de cette publication pour la carrière de Buffet.

En résumant la première partie de ce livre nous avons déjà identifié deux articles étudiant le contexte épistolaire, la lettre étant un lieu privilégié pour l'écriture des femmes sous l'Ancien Régime. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que la deuxième partie (qui est aussi la partie la plus longue du livre) soit entièrement consacrée à ce genre. L'on y traite d'écrivaines incontournables, telles Marguerite de Navarre (dans l'article de Marilyne Audet) et Madame de Sévigné (Nathalie Freidel), mais aussi de celles qui sont moins connues pour leurs contributions au monde des lettres. L'on accorde un intérêt particulier aux membres féminins de la royauté française de 1550 à 1630, dont traitent trois des articles. D'abord Jane Couchman, qui travaille depuis longtemps sur les implications politiques avérées de la correspondance des femmes à l'époque des guerres de religion, examine la présence de l'*ethos* et du *pathos* dans le *corpus* épistolaire de Catherine de Bourbon, montrant comment celle-ci adapte son discours à son destinataire. Ensuite, Chloé Pardanaud-Landriot étudie la rhétorique des lettres familières des rois et reines de France durant la seconde moitié du seizième siècle, où l'on cherche un style plus naturel pour remplacer

le caractère cérémonieux. Enfin, Eugénie Pascal considère les lettres de dix-huit princesses françaises et montre comment ces écrivaines déploient « l'art du discours », c'est-à-dire les règles de la rhétorique, malgré le fait qu'elles disent préférer l'art plus naturel qu'est l'éloquence.

Dans son introduction, Diane Desrosiers traite longuement du rôle d'une perspective féministe moderne pour l'étude des femmes écrivains de l'Ancien Régime, et les contributions de deux de ces trois spécialistes reviennent implicitement à cette question. Un point commun qui émerge dans les articles de Couchman et Pardanaud-Landriot est l'absence frappante d'une expression propre aux femmes, à quelque chose qui ressemblerait à ce que l'on désigne par l'expression d'« écriture féminine ». En revanche, Couchman et Pardanaud-Landriot insistent sur un modèle rhétorique commun aux princes et princesses du sang. Pardanaud-Landriot en particulier n'identifie pas d'aspect stylistique qui soit partagé par les deux sexes, peut-être parce que pour ces femmes royales, comme le suggère Couchman, il n'est pas question de revendiquer l'autorité car elles la prennent déjà pour acquise (p. 162).

L'on ne saurait assez insister sur l'importance de la missive pour l'écriture des femmes sous l'Ancien Régime en général et pour la pratique de la rhétorique en particulier ; ceci dit, il existe, certes, d'autres cadres pour l'exercice de la rhétorique chez les femmes du seizième au dix-huitième siècle. La troisième partie considère donc les manifestations de la rhétorique et de l'éloquence dans maints autres genres — les textes hybrides signés par Hélienne de Crenne (Jean-Philippe Beaulieu), *L'Album de poésies* de la fameuse maréchale de Retz (Margarete Zimmermann) et les contes de fées de Madame d'Aulnoy (Roxanne Roy), pour en mentionner quelques-uns. C'est dans cette partie du livre que l'on trouve la contribution la plus complète d'un exemple de l'éloquence féminine, à savoir l'article de Stephanie Bung. Lieu suprême de la conversation, cette incarnation non-écrite de la rhétorique et de l'éloquence, le salon de l'Ancien Régime est aussi théoriquement un lieu féminin car lié à l'espace privé. Bung remet en question cette conception du salon, puisque même la conversation est codifiée par des textes théoriques, tels que le discours du chevalier de Méré, *De l'éloquence et de l'entretien*, où l'auteur décrit toujours la voix de la conversation comme étant un outil rhétorique. Bung constate également que dans ce texte théorique « la valorisation de la conversation ne correspond pas entièrement à une valorisation de la douceur féminine » (p. 342).

Pour les auteurs de ce volume, il va de soi que plusieurs formes de rhétorique ou d'éloquence féminine existent tout au long de l'Ancien Régime. Remarquable dans sa portée chronologique ainsi que thématique, ce livre vaut aussi pour la richesse et la rigueur de ses contributions. Mais sa force est parfois sa faiblesse, puisque pour le lecteur la variété des sujets peut représenter un véritable défi. Néanmoins, s'il est vrai que la rhétorique féminine demeure relativement négligée dans les études francophones, surtout comparées à la prolifération d'études à ce sujet en langue anglaise, comme le constate Diane Desrosiers dans son état des lieux, ce livre consiste en une contribution notable à ce domaine.

ANNICK MACASKILL, *The University of Western Ontario*

Lee, Christina H. (ed.).

Western Visions of the Far East in a Transpacific Age, 1522–1657.

Farnham, UK: Ashgate, 2013. Pp. 227 + xiii + 17 ill. ISBN 978-1-4094-0850-5 (hardcover) \$104.95.

Western Visions of the Far East is Ashgate's latest offering in its relatively new "transculturisms" series. By concentrating on the period between 1400 and 1700—that is, before the full-scale apparatuses of colonialism and imperialism were properly in place—the series aims to plug an important gap in the historiography of cross-cultural interactions by examining terms of contact and economies of exchange. This current collection of ten essays brings together scholars from an array of complementary disciplines to examine what Europeans knew—and thought they knew—about China and Japan in the second half of the sixteenth and first half of the seventeenth centuries. For Christina Lee, the volume's editor, what distinguishes European discourses about the Far East during this crucial period is that they are underpinned by a genuine curiosity about the people, culture, and resources of this vast and distant region. But while its intentions are laudable, this book falls quite short of the mark. There are several useful and intriguing studies, but more than a few are methodologically problematic and do not engage with the debates in